

aux bons géants français, nos amis, sinon nos ancêtres. J'imagine que, si quelque neveu de Conchobar passant sur le continent, vers la fin du quinzième siècle, se mit au régime du vin dans les tavernes voisines de la Seine et au régime de la philosophie aristotélique dans les écoles de la montagne Sainte-Geneviève, il y rencontra le bon Pantagruel, découvrit qu'ils avaient quelque part un auteur commun et s'ébaudit avec lui aux farces de Pauurge.

Les Celtes de Macpherson prennent mal la plaisanterie. Ils inclinent vers le spleen, et, comme ils ont changé de tempérament, ils ont changé de noms. De même que les Valère, les Aleeste, les Cléante, les Ergaste du dix septième siècle se transforment en Saint-Preux, Werther, Valmont, Léonce, René, Nelvil, on voit Cû-Chu-lainn, se jugeant disgracieux sous cet aspect, s'habiller en Clessamor ; Conchobar se transforme en Fingal, ce que d'autres peut-être eussent fait à sa place : Aiffi devient Moïna, Coulaoch devient Carthon qui, chez Baour-Lormiau, devient à son tour Elmor.

Je ne puis donner qu'un exemple du contraste, très piquant, que procure le rapprochement des textes. Je prends le plus caractéristique. Il est un peu cru, j'en prévient le lecteur, mais la crudité, ici, est la seule vraie couleur locale. Écoutons Macpherson :

« Fille du ciel, ô lune, que tu est belle !... Nathos—fils d'Usnoth, souverain d'Ethà— est sur l'abîme des mers... Il fuit avec ses frères la fureur de Cairbar... Quel est près d'eux ce jeune objet dont la nuit a voilé la beauté ? C'est Darthula, la première des filles d'Eriu. Elle a pris la fuite avec Nathos pour se dérober à l'amour de Cairbar... Aimable héros, quand tu vis la terre des étrangers, que tu parus charmant aux yeux de Darthula ! Ton visage avait la douceur des premiers rayons de l'aurore ; la noirceur de ta chevelure égalait celle du corbeau. Ton âme était calme comme l'heure où le soleil disparaît dans l'onde... Mais, dans la fureur des combats, tu ressemblais à une mer agitée... Ainsi te vit Darthula du haut des tours du palais de ses pères. À ta vue, elle sentit son cœur palpiter : « Que tu es aimable, jeune étranger, disait-elle, que tu es beau dans les combats ! Ami de l'infortuné Cormac, pourquoi te laisses-tu emporter à ton bouillant courage ? Heureux des rochers d'Ethà ! Ils verront les pas de mon amant, ils verront son sein d'albâtre quand les vents soulèveront sa noire chevelure. » Telle furent tes paroles, ô Darthula, sur tes tours couvertes de mousse... »

Voyons l'original. Nathos, le héros, est redevenu Noisé ; Danthula, l'héroïne, se nomme Derdrin ; le tyran, Cairbar, c'est le bon Conchobar lui-même, roi des Ulates. Derdrin est sa pupille, et il se l'entend réserver.

Noisé était seul sur ce rejet de terre qui servait de rempart au château d'Emain, et, de sa voix de ténor, il chantait. Combien était douce la voix de ténor du fils d'Usuech ! Toute vache, toute femelle qui l'entendait donnait deux tiers de lait de plus... Derdrin, s'échappant bien vite, s'approcha de lui. D'abord, il ne sut pas qui elle était. « Elle est belle, dit-il, la génisse qui passe près de vous.— Il faut bien, répondit-elle, que les génisses, quand elle sont grandes, aillent où vont les taureaux.—Tu a près de toi, reprit Noisé, le taureau de la province, le roi des Ulates.—Je veux répliqua Derdrin, faire mon choix entre vous deux, et ce que je prétends prendre c'est un petit taureau comme toi.—Non, dit Noisé (il savait, par la prophétie de Cathba, qu'il arriverait du mal à cause de Derdrin).—Est-ce que tu me refuses ? demanda-t-elle.—Oui, certes répondit-il. » Là-dessus, elle s'élança près de lui le prend par les deux oreilles. « À ces deux oreilles, s'écrie-t-elle, s'attacheront la honte et le ridicule, si tu ne m'emènes avec toi.—Éloigne, toi, ô femme, répliqua Noisé.—Je serai à toi, dit-elle. » Il n'eut pas le courage de lui résister. De sa voix de ténor, il chanta. Quand les Ulates entendirent sa voix de ténor, ils se levèrent et commencèrent à lutter les uns contre les autres.

Tel fut ton madrigal, ô Derdrin, deux siècles avant que Macpherson, Écossais prestigieux, ne t'aspergeât de l'eau de son torrent et ne te métamorphosât en *jeune objet sensible* ! Comment et par quelles mystérieuses évolutions à ravir un Darwin ces Celtes ingénus ont-ils engendré nos chevaliers au cygne, nos Parsifal, nos Merliu raisonnateurs, compliqués ; mythiques et symboliques ? La dernière partie du *Cours de littérature celtique* permet de le pressentir. On y voit commencer le grand pèlerinage des vieux Celtes vers l'idéal, à travers les océans fantastiques et les îles remplies des bizarres enchantements. « Ad-Finn, *ardénaid* chef savant d'Irlande, arrangea cette histoire comme elle l'est actuellement ; il le fit pour réjouir dans la suite l'esprit des hommes d'Irlande. » Ainsi s'achève le poème et l'auteur donne en ces mots le secret de l'évolution de la légende.